

Tsodilo (Botswana)

No 1021

Identification

<i>Bien proposé</i>	Tsodilo
<i>Lieu</i>	District de Ngamiland nord-ouest du Botswana
<i>État partie</i>	Botswana
<i>Date</i>	19 juin 200

Justification émanant de l'État partie

Tsodilo, site géologique de première importance dans le désert du Kalahari, est aussi appelé le « Louvre du désert » en raison de la qualité et de la quantité d'art rupestre contenu dans une zone de 10 km² seulement. Les vestiges archéologiques sont d'une très grande valeur. Le lieu offre une occasion unique de comprendre les traditions, les cultures et les technologies du peuple de la région du Kalahari depuis les temps immémoriaux jusqu'à nos jours.

D'un point de vue géologique, Tsodilo offre une rare opportunité d'observer l'une des plus anciennes formations rocheuses qui constituent la croûte terrestre, car sa roche très ancienne, soulevée par les forces tectoniques, a résisté à des millions d'années d'usure et d'érosion. Le site associe maints aspects de l'histoire de la terre à l'histoire culturelle de l'humanité. Il témoigne de l'interaction entre les processus géologiques qui se sont déroulés sur plus d'un milliard d'années et les activités humaines sur des dizaines de milliers d'années, en particulier celles appliquées aux minéraux.

L'archéologie du site conserve la mémoire de l'évolution chronologique des activités humaines et de l'évolution environnementale sur au moins 100 000 ans. L'art rupestre constitue un élément de ce témoignage remarquable. Avec plus de 4 500 peintures et de nombreuses gravures, il offre un éclairage frappant des premières perceptions de cet environnement tout en donnant une expression artistique aux modes de vie contemporains. Tsodilo possède l'une des plus fortes concentrations d'art rupestre au monde. À ce titre, il est d'un intérêt international majeur. C'est aussi la plus grande concentration de ce type d'ouvrage au Botswana. L'accent sur les grands herbivores rappelle la langue métaphorique du peuple San, indiquant que, si la symbolique de l'art rupestre reste obscure, elle est néanmoins de nature religieuse. Quelle qu'ait été l'intention originale des artistes, leur art a inspiré des interprétations modernes ; il est utilisé aujourd'hui, par exemple pour la conception de timbres-poste.

Critère i

L'archéologie met aussi en lumière la technologie, les échanges et des éléments importants du mode d'occupation du territoire. Les études archéologiques s'étendent de l'âge de la pierre aux sociétés traditionnelles, démontrant non seulement l'ancienneté mais aussi la diversité des occupations humaines. Les sites consistent en grottes, abris sous roche, campements saisonniers et villages ; leurs stratifications contiennent des vestiges paléo-environnementaux et des successions de cultures. En particulier, les grottes et les abris sous roche révèlent l'existence d'un phénomène relativement rare au Botswana, à savoir la réutilisation de lieux sur une longue période. L'association de témoins naturels et des fruits de l'activité humaine en dépôts stratifiés démontre l'interaction des hommes et de l'environnement dans l'espace et dans le temps.

Critère iii

Tsodilo est unique en ce qu'il se distingue du reste de l'Afrique du sud par ses modes d'occupations de l'âge du fer et par leur organisation spatiale. Tsodilo défie les stéréotypes, qu'ils soient aborigènes ou Bantous.

Critère v

Les traditions parlent de Tsodilo comme du lieu de vie de toutes les créatures et plus particulièrement des esprits de chaque animal, oiseau, insecte et plante de la création. Bien que l'interprétation et la datation exactes de l'art rupestre soient incertaines, l'art lui-même atteste clairement de la longue tradition spirituelle du site, une tradition qui se perpétue au travers des pratiques des !Kung et des visites de pèlerins venus de l'ouest, parfois d'assez loin.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*. C'est aussi un *paysage culturel* aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

En l'état actuel des connaissances, la présence des premiers occupants de Tsodilo remonte probablement à l'âge de la pierre moyen, il y a environ 100 000 ans ou même plus. Une présence est datée à environ 70 000 avant notre ère. En général, la réutilisation d'un site sur une longue période semble refléter la présence de petits groupes mobiles campant pour des périodes courtes ou saisonnières, par exemple pour la cueillette des fruits du mongongo (*Ricinodendron rautanenii*). Le quartz trouvé localement ainsi que des pierres importées sont utilisées pour la fabrication d'outils à l'âge de la pierre moyen et supérieur. L'utilisation de matières premières importées suggère l'existence de contacts et d'échanges entretenus à Tsodilo pendant des dizaines de milliers d'années. L'âge de la pierre moyen est marqué par l'apparition de grandes lames de pierre. Tsodilo est unique dans le témoignage d'une pêche importante de poissons d'eau douce dans une région devenue aride mais où, jadis, coulaient des fleuves. Des

arrêtes de poissons ont probablement servi de pointes pour des harpons. La fabrication d'outils en os à Tsodilo remonte vraisemblablement à 40 000 ans.

Les objets en pierre et en arrête se font plus rares à la fin de l'âge de la pierre (vers 30 000 avant notre ère). L'apparition des œufs d'autruche dans les dépôts archéologiques indique le développement d'une nouvelle stratégie pour procurer une autre ressource pour l'alimentation et la fabrication d'objets. En particulier, la tradition de la fabrication de perles en coquilles d'œuf d'autruche est née à cette période et se poursuit actuellement. Jusqu'à l'an 600 de notre ère, les hommes de Tsodilo vivaient exclusivement de la chasse, de la pêche et de la cueillette.

Au VII^e siècle, l'évolution des technologies, des modes de vie et de l'occupation s'accélère cependant avec l'introduction de la métallurgie du cuivre et du fer. Cette période est également marquée par l'introduction de l'élevage. Il s'est alors produit une interaction entre les groupes humains de la fin de l'âge de la pierre vivant de la cueillette et les sociétés agricoles et pastorales du début de l'âge de fer. Les établissements humains ont pris la forme de structures sociales originales. Divuyu est le site le plus riche découvert à ce jour dans le sud de l'Afrique, pour cette période. Les perles de cuivre et de fer, les bracelets et autres ornements y sont produits en grande quantité. Le fer, provenant d'un gisement situé à 40 km seulement et le cuivre, venant probablement du sud du Zaïre ou du nord-est de l'Afrique du sud, étaient importés et travaillés sur place. À la fin du premier millénaire, Nqoma possède une grande variété de bijoux en métal sans égal avec tous les autres sites connus du sud de l'Afrique.

Sur les deux sites de Divuyu et Nqoma, on trouve des fondations de maisons et des fosses à détritiques révélant la présence de sociétés vivant de l'élevage dès les VII^e et VIII^e siècles de notre ère. La culture du sorgho et du millet complétait l'alimentation. Des moutons et des chèvres vinrent compléter les maigres troupeaux que possédaient déjà les groupes vivant de la cueillette. Ils avaient une production souvent élaborée de poteries à usage domestique et pour l'ornementation. Les hommes pratiquèrent l'exploitation extensive de la spécularite du VIII^e au IX^e siècle et jusqu'au XIX^e siècle. La production était très importante, contribuant sans doute à la prospérité du peuple de Nqoma qui se manifestait par l'abondance de bijoux et l'importance du cheptel qu'ils possédaient. Les richesses de la culture de l'âge du fer à Tsodilo se sont maintenues jusqu'au XIII^e siècle, époque à laquelle Nqoma connut un déclin, probablement dû à la sécheresse ou à la guerre. Aucun autre objet ne semble avoir été importé dans la région de Tsodilo avant que le commerce européen, venu par l'Atlantique, n'exerce une influence au XVIII^e siècle. Tsodilo se trouva sur la route commerciale du Portugal avec le Congo et l'Angola.

Historiquement, la région de Tsodilo était occupée par les N'hae, qui la quittèrent au milieu du XIX^e siècle. Sa première apparition sur les cartes date de 1857, d'après des informations recueillies par Livingstone au cours de sa campagne d'exploration de 1849 à 1856. Dans les années 1850, les premiers groupes à cheval connus, les chasseurs d'ivoire Griqua, traversèrent la région. Les !Kung arrivèrent dans la région et réalisèrent au moins quelques-unes des peintures, peut-être celles qui représentent des cavaliers.

L'art rupestre fut porté à la connaissance de l'occident en 1907 par le géologue allemand Siegfried Passarge.

Les deux communautés locales aujourd'hui présentes, les Hambukushu et les !Kung, ne sont arrivées dans la région que vers 1860. Elles possèdent néanmoins toutes les deux des mythes de la création associés à Tsodilo, et leurs croyances traditionnelles impliquent le respect de Tsodilo en tant que lieu de culte peuplé des esprits ancestraux. La spiritualité du lieu a été révélée aux étrangers, notamment par les écrits de Laurens van der Post, en particulier dans *The Lost World of the Kalahari* (1958). Aujourd'hui, les églises locales et les médecins traditionnels viennent à Tsodilo pour prier, méditer et soigner. La plupart des visiteurs viennent en pèlerinage, pour des raisons religieuses.

Description

Tsodilo est situé dans le nord-ouest du Botswana, près de la frontière namibienne. Il est formé d'un socle massif ancien de roches quartzites, qui est bordé d'anciennes dunes à l'est et du lit d'un lac fossilisé à l'ouest. Ces petits monts résiduels et dénudés appelés *inselbergs* s'élèvent au-dessus de terres basses et érodées dans une région aride et chaude. Les dunes environnantes sont couvertes d'arbres et de savane. Le cadre naturel et les formations rocheuses multicolores, associés au grand nombre de peintures, donnent au lieu une qualité iconographique immédiatement comparable à Uluru au centre de l'Australie. Trois des *inselbergs* forment un ensemble rectangulaire de plus de 3 km sur 10 km; le quatrième, plus petit, se trouvant à 2,1 km au nord-ouest. Il ont reçu une dénomination particulière liée à leur hauteur, leur forme et leur relation dans l'espace ; on les appelle les monts *Male*, *Female*, *Child* et *Grandchild*. *Male*, culminant à 400 m au-dessus du niveau de la mer, est le mont le plus élevé du Botswana. L'ensemble rocheux est visible du fleuve Okavango qui coule à environ 40 km au nord-est.

Les grottes et les abris sous roche sont l'une des principales ressources d'affleurement rocheux pour les hommes. Les fouilles de ces lieux livrent très souvent - mais pas nécessairement - des traces d'occupations successives ininterrompues, certaines datant d'environ 100 000 ans (âge de la pierre moyen). Elles indiquent des utilisations répétées, la densité des objets semblant refléter les visites, peut-être saisonnières, de petits groupes mobiles. À l'abri *White Painting Shelter* de Tsodilo, par exemple, les fouilles ont mis au jour une stratigraphie de 7 mètres de profondeur prouvant une utilisation remontant à plus de 100 000 ans.

Les fouilles de Divuyu et Nqoma révèlent deux établissements d'une importance particulière, datant du premier millénaire de notre ère. Divuyu est implanté sur un col au sommet du mont *Female* et Nqoma est situé sur un plateau en contrebas. Des constructions communales et des habitats se trouvent au centre du col, flanqués de fosses à détritiques et peut-être d'un lieu d'inhumation. On retrouve à peu près le même plan d'occupation à Nqoma. Les sites de Tsodilo ne partagent pas la même occupation de l'espace que les autres établissements humains du sud de l'Afrique. Ils suggèrent en revanche des similitudes avec l'organisation spatiale des villages de la « ceinture matrilineaire » de l'Afrique centrale.

Les peintures rupestres sont souvent de taille imposante et visibles de loin. La plupart ont été exécutées à l'ocre rouge tiré de l'hématite que l'on trouve dans la roche locale. Une grande partie des œuvres en rouge sont d'inspiration naturaliste et d'exécution schématique. Dans le dossier, elles sont décrites comme étant « des dessins saisissant le caractère essentiel des créatures dépeintes ». Les œuvres rupestres sont présentes dans la totalité de l'ensemble rocheux. Nombre de dessins ont été exécutés sur des panneaux relativement petits et isolés, contrairement aux grandes frises qui existent ailleurs dans la région. Par comparaison avec les styles naturalistes rencontrés en Namibie, au Zimbabwe et en Afrique du Sud, les peintures de Tsodilo sont plus schématiques. Elles se caractérisent par divers symboles géométriques, un traitement original de la représentation humaine et l'exagération des proportions corporelles de nombreux animaux. Globalement, du point de vue du style et du contenu, l'art rupestre de Tsodilo se rapproche davantage des peintures et antiquités similaires de la Zambie et de l'Angola au nord et au nord-est que des pays voisins : Namibie, Zimbabwe et Afrique du Sud.

Les animaux sauvages représentés sont généralement des « grands gibiers » tels que la girafe et le rhinocéros, le bétail étant représenté assez tardivement. Certaines représentations se limitent au dessin de la silhouette, différence de style qui semble liée à certains animaux, par exemple le zèbre et l'éléphant. Les représentations ou les abstractions humaines insistant par exemple sur les caractères sexuels sont fréquentes. Il y a cependant une grande proportion de dessins géométriques, des lignes et des grilles s'insérant dans des formes ovales, circulaires ou rectangulaires. Dans le sud de l'Afrique, ces graphiques, apparemment symboliques, sont rares dans l'art de l'âge de la pierre.

Une série particulière de peintures blanches ne se retrouvent qu'en douze sites, parfois peintes au-dessus d'œuvres en rouge, mais jamais l'inverse. Les animaux peints en blanc sont plus rares et comportent davantage d'espèces domestiques que ceux représentés en rouge. Les silhouettes humaines sont fréquentes, de même que les dessins géométriques.

L'art en général est difficile à dater avec précision, bien qu'une partie puisse remonter à deux mille ans et plus. Les peintures représentant le bétail sont datées entre 600 et 1200 de notre ère, puisque l'introduction du bétail à Tsodilo remonte au VI^e siècle. L'art géométrique semble être apparu aux environs de l'an 1000. Les dernières peintures sont datées du XIX^e siècle d'après la tradition orale. Certaines peintures blanches semblent représenter des cavaliers montés sur leurs chevaux, inconnus à Tsodilo jusque dans les années 1850, ce qui pourrait indiquer la date des dernières réalisations. En ce qui concerne les peintures blanches, les animaux domestiques sont certainement de facture relativement récente.

Des creux arrondis ou allongés ménagés dans la roche, un phénomène courant sur tout le continent, sont particulièrement abondants à Tsodilo. Un groupe, que l'on interprète comme les traces d'empreintes d'animaux, s'étend sur plusieurs centaines de mètres. C'est l'une des plus grandes manifestations de ce type au monde. Tout aussi difficiles à dater que le reste, ces creux pourraient remonter à la fin de l'âge de la pierre, il y a environ deux mille ans.

L'activité minière dans les montagnes pour l'extraction de l'ocre, de la spécularite et des pierres vertes à usage décoratif est impressionnante. Il est clair que les mines ont été exploitées avant la colonisation.

Gestion et protection

Statut juridique

La loi de 1970 sur les monuments et les vestiges prévoit une meilleure préservation des monuments anciens, des ouvrages anciens, des vestiges et autres objets d'intérêt ou de valeur scientifique, historique, archéologique ou esthétique. Tsodilo a été déclaré monument national en 1927 dans le cadre d'une version antérieure de cette loi.

Tsodilo est une zone de conservation, (aucune information n'est cependant fournie quant à la signification générale ou la portée juridique de cette expression au Botswana).

Tsodilo est également visé par la loi de 1967 sur les recherches anthropologiques, la loi de 1967 sur les parcs nationaux et la loi de 1968 sur les tribus.

Gestion

Ce site est la propriété du gouvernement, contrôlée par le conseil de la région de Tawana et gérée par le musée national du Botswana. La zone proposée pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, comprenant la zone principale et les zones tampon (respectivement 4800 ha à clôturer, et 70 400 ha) seront donnés à bail au musée national du Botswana.

Le plan de gestion des monts de Tsodilo : Programme de mise en œuvre (20 février 1994) a été révisé et amendé en 1999. Il s'agit essentiellement d'un plan de gestion moderne, basé sur les principes de conservation généralement admis, mais qui prend en compte son contexte particulier, par exemple une politique nationale de développement des zones rurales visant à améliorer la qualité de vie de leurs habitants. L'un des principes de base est que Tsodilo est avant tout une zone de patrimoine et ensuite seulement une zone d'habitation. De même, le programme protège les droits traditionnels et favorise les utilisations traditionnelles des sols. La population en surnombre sera encouragée à quitter la zone pour s'installer ailleurs, mais toute perte financière ou autre occasionnée à la communauté par le plan de gestion devra être compensée. De plus, il prévoit une action pédagogique auprès des populations afin qu'elles puissent apprendre à connaître et apprécier leur patrimoine et en profiter sans le dégrader. Les activités sur le site sont donc contrôlées et limitées. La surveillance constante du site permet d'intervenir à temps et à bon escient.

L'évaluation du plan de gestion réalisée en août 1995 recommande que le site soit proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial et qu'à cette fin le Botswana signe la Convention de 1972. Les raisons invoquées étaient : « l'aide au développement du tourisme, la collecte de moyens financiers supplémentaires et l'obtention d'une aide internationale ». On notait déjà en 1995 que le développement du tourisme s'accompagnait d'actes de vandalisme sur certaines œuvres et on recommandait donc « le recensement systématique des œuvres d'art rupestres ». De 1994 à 1996, le musée national du Botswana a entrepris

une campagne de recensement des dépôts archéologiques de Tsodilo, en particulier des sites d'art rupestre. La longue liste des recommandations de l'évaluation insistait sur l'embauche et la formation d'un personnel qualifié.

Les plans de développement nationaux de 1997/1998 et de 2002/2003 mettent l'accent sur le développement des ressources culturelles pour contribuer à l'essor du secteur du tourisme. Environ 30 000 touristes visitent les monuments historiques du Botswana chaque année. En 1998, 3698 personnes ont visité Tsodilo, soit un nombre restreint qui représente néanmoins près de 10 % du nombre total de visiteurs au niveau national.

Le département du Tourisme jouera un rôle important dans l'élaboration des politiques de présentation et de promotion du bien. Le département de la Faune et de la Flore et des parcs nationaux partage des responsabilités dans la gestion du tourisme.

Le plan de gestion reconnaît l'importance de la participation des communautés locales (environ 200 personnes), facilitée par le comité de liaison de Tsodilo composé de représentants du musée et des tribus. L'objectif de ce comité est « d'assurer une coopération harmonieuse, » mais il fait une distinction entre la participation de la communauté et « la gestion formelle » assurée par le musée national. Un processus complexe de consultation a précédé la proposition d'inscription du site de Tsodilo sur la Liste du patrimoine mondial, une demande qui, par conséquent, recueille un large soutien et concerne une vaste zone.

La politique du musée national du Botswana consiste à promouvoir le patrimoine de Tsodilo au Botswana et auprès des touristes. Un nouveau complexe muséal est en cours d'achèvement. Des emplacements de camping sont aménagés. Il existe un système de signalisation pour tous les monuments nationaux. Des programmes éducatifs feront connaître Tsodilo et le patrimoine mondial dans les écoles du Botswana.

Les ressources financières attribuées à Tsodilo s'élèvent à 651 000 USD pour le nouveau musée, une dotation annuelle d'environ 2 000 USD pour l'embauche d'ouvriers et 16 000 USD par an prélevé sur le budget du musée national. Cinq employés permanents travaillent à plein temps sur le projet de Tsodilo. Des montants de financement non spécifiés sont destinés à des divers travaux tels que la clôture du site, et la « préservation de l'art rupestre. »

En janvier 2001, une longue liste de tâches identifiées dans le programme de mise en oeuvre était en cours de réalisation.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Trois facteurs essentiels contribuent à l'état de conservation exceptionnel de Tsodilo : son éloignement, sa faible densité de population et la forte résistance à l'érosion de la roche quartzite.

Le recensement de l'art rupestre a commencé au début du XXe siècle. Le site est devenu monument national en 1927. La préparation du plan de gestion au début des années 1990

était fondamentale pour la conservation de Tsodilo, et s'imposait en partie par la nécessité de développer l'économie nationale et le tourisme sur ce site. Elle a été suivie d'une phase d'évaluation par des experts qui, tout en l'approuvant, ont formulé des recommandations constituant la base d'un programme d'amélioration, d'une durée minimum de dix ans.

Authenticité et intégrité

Tsodilo est un cas classique où l'intégrité et l'authenticité doivent être prises en compte. L'ensemble, par delà son intérêt scientifique, possède une dimension esthétique.

La faune et la flore très variées sont en grande partie demeurées intactes en raison de l'éloignement du site. De nombreuses espèces trouvées dans les gisements archéologiques du VIIe siècle de notre ère sont représentées dans les peintures rupestres, et la plupart d'entre elles étaient probablement encore présentes au début du XXe siècle. Les noix de mongongo sont toujours un aliment de base; un insecte appelé *Diamphidia sebae* fournit toujours le poison dont les !Kungs enduisent leurs flèches pour la chasse ; deux pythons africains, *Python sebae*, vivent dans un trou d'eau à mi-hauteur du mont *Female* depuis au moins dix ans et sont considérés comme les messagers du royaume des esprits. Le baobab, *Adansonia digitata*, offre encore diverses ressources (aliment, eau, matière première textile, remède, engrais etc.). Cet arbre possède à l'évidence une importance socio-économique et culturelle, comme l'a reconnu la première réunion sur la stratégie globale, qui s'est tenue à Harare en octobre 1995. Il est reconnu comme « un symbole du continent et des peuples d'Afrique » et a été fortement recommandé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Le gisement archéologique est important, généralement bien conservé, et respecté, car une partie de son contenu est toujours l'objet d'un culte vivant. Les fouilles ont été bien conduites, laissant des dépôts et des strates intactes pour servir de ressources aux investigations futures. Les résultats des fouilles sur le site ont mis en lumière la préhistoire locale et l'importance du site aux niveaux régional et continental. Globalement, l'état et l'authenticité de l'art rupestre sont impeccables en termes de matériaux, de techniques, de cadres et de mise en oeuvre. L'art reste aujourd'hui un élément clé de la spiritualité du site.

Considéré dans son ensemble, le site recouvre une authenticité différente, issue d'une intégrité nourrie depuis des milliers d'années et offrant une illustration vivante de l'interaction de la nature et de la culture.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise ICOMOS a visité le site en janvier 2001. L'ICOMOS a également consulté un éminent expert en art rupestre du sud de l'Afrique.

Caractéristiques

L'attrait physique et la présence d'abris sous roche, de gibier, d'arbres et de buissons à fruits, de plantes et de tubercules comestibles ont probablement attiré des groupes

humains à Tsodilo. La diversité de la faune et de la flore offrait des ressources – aliments, eau, protection et sanctuaire – aux premiers visiteurs et les incitait à s'établir ou à installer des campements saisonniers à certaines périodes de cueillette, un processus qui s'est poursuivi sur au moins 100 000 ans. Malgré des changements intervenus au cours des âges, en particulier en ce qui concerne la disponibilité de l'eau, les ressources de Tsodilo ont généralement été exploitées dans le respect de l'environnement (stratégie d'exploitation durable). Outre l'intérêt géologique de la formation rocheuse, le fait qu'elle soit constituée de granite est d'une importance considérable pour le site. L'imperméabilité de la roche permettait de recueillir l'eau et sa résistance a préservé le site de l'érosion et donc ses peintures rupestres à un niveau élevé.

Tsodilo est également important pour sa contribution intellectuelle aux études scientifiques sur l'adaptation de l'homme et la révision des idées sur l'interaction entre les sociétés de chasseurs-cueilleurs et les sociétés agricoles et pastorales. L'âge de la pierre au Botswana est peu connu, en partie faute d'études appropriées et en partie parce que la nature du paysage encourage peu les visites répétées de groupes mobiles sur les mêmes sites. Tsodilo, par sa nature et sa fonction d'abri et de lieu de séjour pour les groupes humains, joue un rôle important dans la préhistoire africaine. Tsodilo recèle dans sa stratification géologique et archéologique des ressources importantes pour la compréhension de l'histoire et de la nature de l'activité humaine et l'évolution environnementale.

L'art rupestre y est exceptionnel, en quantité, en qualité, en originalité ou pour son intérêt scientifique et son état de conservation. Il représente, sous forme graphique, une pratique traditionnelle ancienne qui donne une expression culturelle à différentes cultures restées anonymes.

Analyse comparative

Aucun autre site africain inscrit sur la liste du patrimoine mondial n'est semblable à Tsodilo. L'inselberg de Brandberg dans la Namibie voisine est similaire d'un point de vue géologique, mais l'histoire archéologique et l'art rupestre y sont différents. Tsodilo est comparable au paysage culturel de Uluru-Kata Tjuta du centre de l'Australie, à la fois par ses formations rocheuses spectaculaires qui, d'un point de vue écologique, sont des exemples exceptionnels du processus géomorphique et tectonique, et par son caractère naturel, emblématique d'un paysage culturel.

Le patrimoine culturel de Tsodilo présente des similitudes avec d'autres sites au Botswana, dans le sud de l'Afrique, sur le continent africain et dans le monde, mais aucun ne présente la même configuration d'éléments originaux qui en font un patrimoine unique. Par sa taille et la concentration d'art rupestre, il est comparable au parc national de Kakadu en Australie : Tsodilo à une superficie de 10 km² et compte environ 4500 peintures dans plus de 400 sites. Par comparaison, le parc de Kakadu s'étend sur 19 804 km² et comporte 15 000 sites d'art rupestre. À Matobo, au Zimbabwe, il y a quelque 30 000 peintures réparties sur environ 3000 sites et plus de 2000 km². À Drakensberg (uKhahlamba), en Afrique du Sud, 600 sites comportant 35 000 dessins s'étendent sur une vaste zone. Environ 6000 sites sont répartis sur près de 30 000 km² au Lesotho. Quantitativement, la densité d'art rupestre à Tsodilo est parmi les plus fortes au monde.

L'art lui-même présente des caractéristiques particulières qui le distinguent d'autres exemples rencontrés dans d'autres sites et régions. Rien ne suggère qu'il doive son origine et son développement à des productions ou des influences extérieures. Ses qualités sont essentiellement vernaculaires et appartiennent aux peuples de la région. Les œuvres sont réalisées sur des parois en surplomb ou en saillie. Elles ne sont pas dissimulées comme au Matobo et au Drakensberg. Elles ne sont pas non plus étroitement associées à des lieux vivants comme le Matobo. Du point de vue du style, les peintures sont originales et plus schématiques que les peintures naturalistes observées dans la plupart des sites d'Afrique du sud. Les figures humaines et animales sont exprimées de manière caractéristique par des traits et des moyens minimalistes. Les représentations humaines, en particulier, ne sont pas immédiatement reconnaissables. Globalement, sauf pour la couleur et le contenu, les peintures sont plus proches de l'âge du fer ou de l'art agropastoral présent dans le reste de l'Afrique du Sud que de l'art chamaniste des chasseurs-cueilleurs. Les artistes de Tsodilo préféraient représenter le gibier, les bovins, les hommes et les formes géométriques que nous assimilons à de l'abstraction. De grands animaux similaires apparaissent dans les peintures de Namibie, d'Afrique du Sud et du Zimbabwe. Les formes géométriques sont rares dans l'art rupestre de l'âge de la pierre africain, bien que les exemples de Tsodilo aient été rapprochés de dessins semblables dans les régions arides du sud de l'Afrique, surtout en Namibie. Les exemples les plus proches se trouvent à environ 400 km à l'ouest de Tsodilo. Les peintures rencontrées dans l'est de la Zambie, à quelque 1000 km de là, comportent aussi des animaux schématiques et des dessins géométriques. Le site d'art rupestre le plus proche, par son style et géographiquement, est celui de Savuti, à une distance de 250 km.

La faune et la flore de Tsodilo offrent la base du développement culturel local. Les relations construites dans l'environnement et incluant l'homme ont une valeur universelle.

Commentaires et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Le dossier de proposition d'inscription est excellent, ce qui est à mettre au crédit de ceux qui l'ont préparé et de l'État partie. À lui seul, l'art rupestre, créé en continu à travers les siècles, représente un chef d'œuvre du génie créateur humain. Tsodilo apporte de manière éclatante un témoignage exceptionnel pour un lieu spécifique où se sont rencontrés l'homme et la nature sur plus de 100 000 ans. Ce lieu n'est pas seulement associé à une culture vivante de manière tangible et directe, il est lui-même une tradition vivante.

Le critère v est invoqué. Cette demande repose cependant sur un argument trop théorique qui n'est pas considéré comme valable. En tout état de cause, cette demande n'est pas nécessaire.

Tsodilo devrait être considéré comme un paysage culturel parce qu'il correspond parfaitement à cette catégorie de bien culturel. Le site remplit d'abord la catégorie iii, « un paysage culturel associatif » avec la « force d'association de phénomènes religieux, artistiques ou culturels de l'élément naturel ». C'est aussi un paysage essentiellement évolutif relevant de la sous-catégorie du « paysage vivant ». Les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la*

Convention du patrimoine mondial requièrent que soit conservé « un rôle social actif dans la société contemporaine étroitement associé au mode de vie traditionnel et dans lequel le processus évolutif continue », ce qui s'applique précisément à Tsodilo. La présence de Tsodilo dans le nouveau groupe de paysages culturels sur la Liste du patrimoine mondial honorerait ce groupe et contribuerait à clarifier sa nature.

Le site reçoit actuellement moins de 4000 visiteurs par an. La capacité d'accueil est estimée à des dizaines de milliers de personnes par an (bien qu'aucune définition de la « capacité d'accueil » ne soit fournie et sachant que les nombres absolus ne sont pas le seul critère qui permette de juger les pressions imposées à un site). À l'évidence, pour un site qui possède des qualités naturelles si solides et d'autres si fragiles, comme les relations homme - environnement - art, le développement du lieu en tant que destination touristique doit être bien étudié et géré intelligemment avec un objectif de gestion clair et scientifiquement bien renseigné sur les qualités essentielles du lieu. Concernant le nouveau musée dont la construction s'achève près des rochers, l'ICOMOS suggère que, comme à Uluru, il soit envisagé d'éloigner des rochers toute infrastructure, dès la planification de la seconde phase de construction des structures d'accueil.

L'excellent plan de gestion de 1994 ayant maintenant près de sept ans, l'ICOMOS recommande également l'élaboration d'un nouveau plan comprenant un programme annuel de travaux à réaliser.

Brève description

Une zone relativement petite d'affleurement de quartz dans le désert du Kalahari a offert un abri et d'autres ressources aux groupes humains depuis plus de 100 000 ans. Il conserve actuellement une riche mémoire archéologique des œuvres d'art rupestre et des traditions vivantes, non seulement en ce qui concerne son utilisation continue, mais aussi le développement de la culture humaine et la relation symbiotique de l'homme et de la nature depuis des milliers d'années.

Déclaration de valeur

La valeur du lieu repose sur sa proéminence visuelle, son caractère géologique et archéologique en tant que potentiel scientifique, son utilisation depuis des dizaines de milliers d'années en tant que lieu d'occupation et de ressources pour les groupes humains, son art rupestre remarquable et son caractère spirituel. Tous ces éléments pris individuellement témoignent de différentes valeurs universelles. Ensemble, ils créent un véritable « nœud d'importance universelle » à la surface du globe. La relation symbiotique entre nature et culture, l'essence même de Tsodilo est, en soi, d'une importance universelle.

Recommandation de l'ICOMOS

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, iii et vi* :

Critère i Pendant des milliers d'années, les hommes ont visité les affleurements rocheux de Tsodilo, dans le paysage aride du désert du Kalahari et s'y sont installés, laissant de nombreuses traces de leur présence, sous la forme d'un art rupestre exceptionnel.

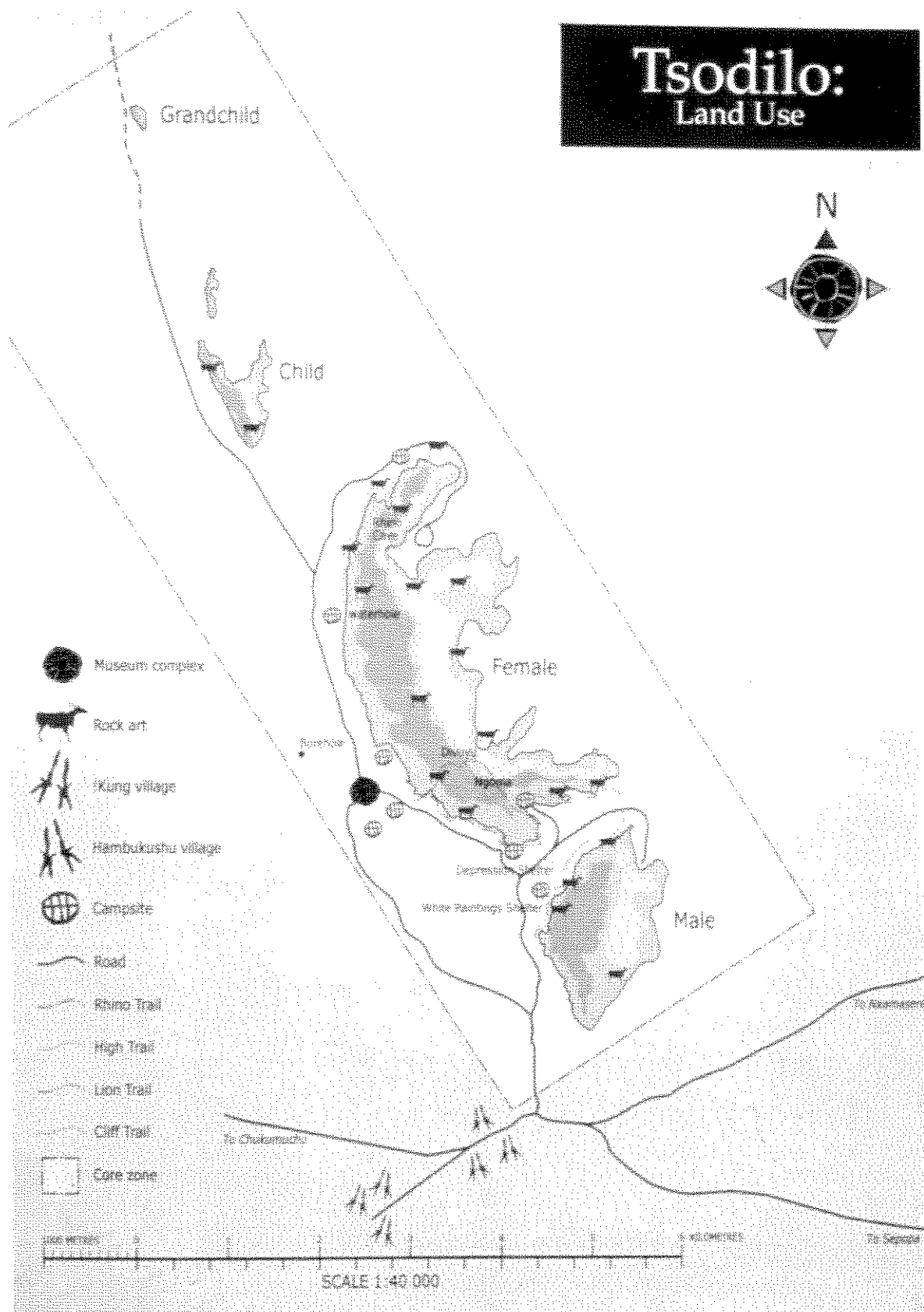
Critère iii Le site de Tsodilo témoigne des visites et peuplements de communautés humaines successives pendant des millénaires.

Critère vi Les affleurements rocheux de Tsodilo ont une immense signification symbolique et religieuse pour les communautés humaines qui survivent encore aujourd'hui dans cet environnement hostile.

Recommandation du Bureau

Que Tsodilo soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, iii et vi*.

ICOMOS, septembre 2001



Plan indiquant la délimitation du bien proposé / Map showing the boundaries of the nominated property